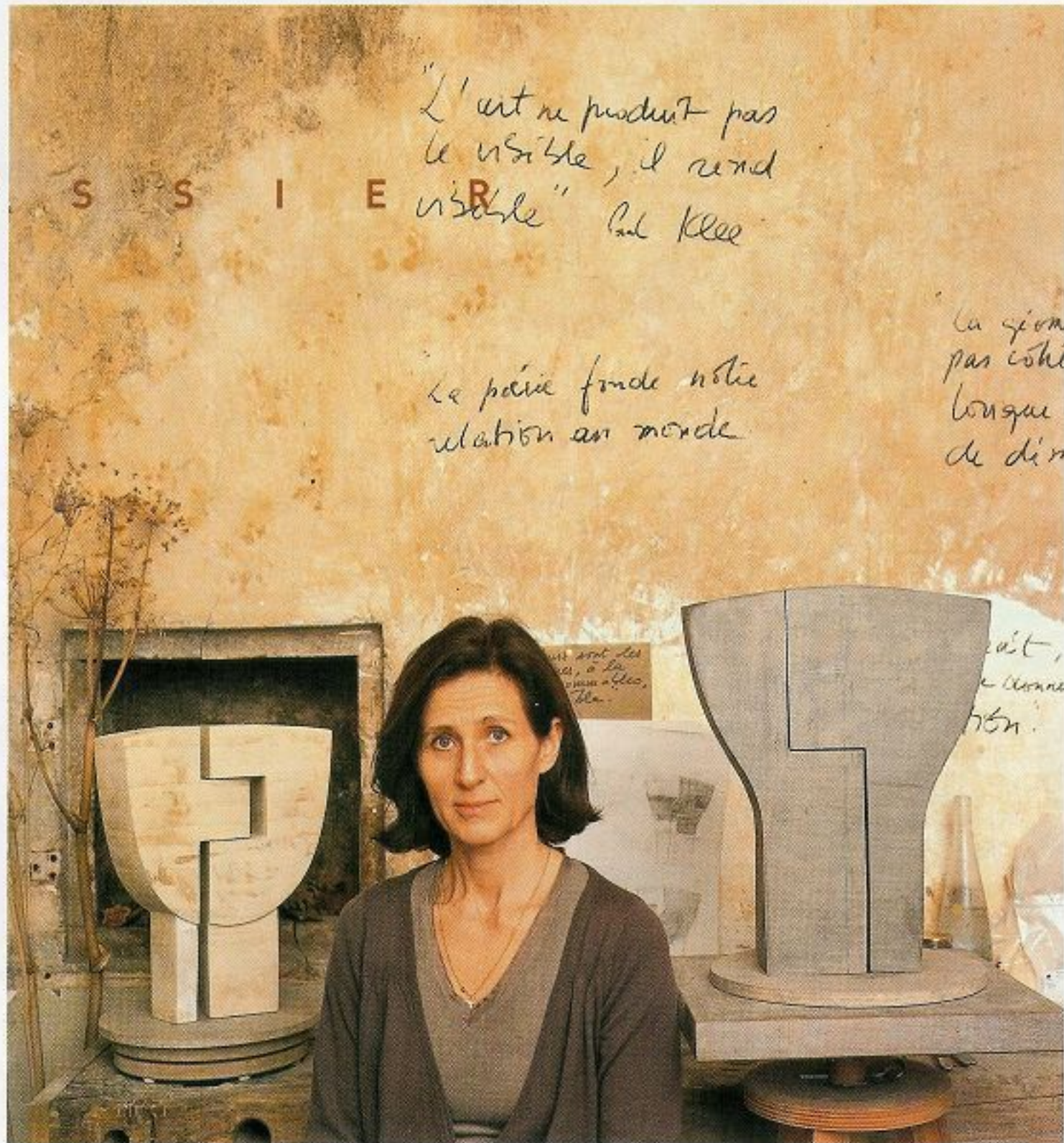


"L'art ne produit pas
le visible, il rend
visible" Paul Klee

La poésie fonde notre
relation au monde

La symétrie
pas visible
lorsque
de dir

Élisabeth
Brillet dans
son atelier à
Issoudun
entre ses
sculptures.
Photos :
R. Rinaldi.



CÉRAMIQUE talents **nouveaux**

Un groupe de céramistes lance ce printemps un nouveau Festival de la céramique à Paris. L'occasion de rencontrer six personnalités récemment converties à la terre.

PHOTOS RAPHAËL RINALDI

Élisabeth Brillet

Chez elle, il y a de la matière. Celle des murs, sablonneux, recouvrant les pierres de sa très ancienne maison, celle du torchis « avec du poil de vache » de son petit atelier dont l'unique et belle fenêtre donne sur le tronc noir d'un plaqueminiér zébrant la lumière bleu glacier du Berry en ce jour d'hiver. Cette matière claire, on la retrouve dans ses pièces blondes et mates. Il y a aussi de l'esprit, des poèmes, beaucoup, sous forme de recueils ou tracés directement sur les murs de l'atelier. Des éclairs de pensée de Paul Celan, d'Edmond Jabès, des petites phrases inspirées tirées de différents artistes... Dans le petit bureau adjacent, encore des livres, Poliakov, Nicolas de Staël, des écrits sur l'art de Paul Klee, de Tolstoï (tiens, tiens ! On avait un peu oublié le vénérable pionnier), Bernard Leach et François Cheng. Ils ne sont pas là comme un vieux fonds estudiantin qu'on se refuse à remiser, mais plutôt comme

la bibliothèque toute neuve d'une jeune artiste avide d'avancer, de tracer son chemin sans s'égarer.

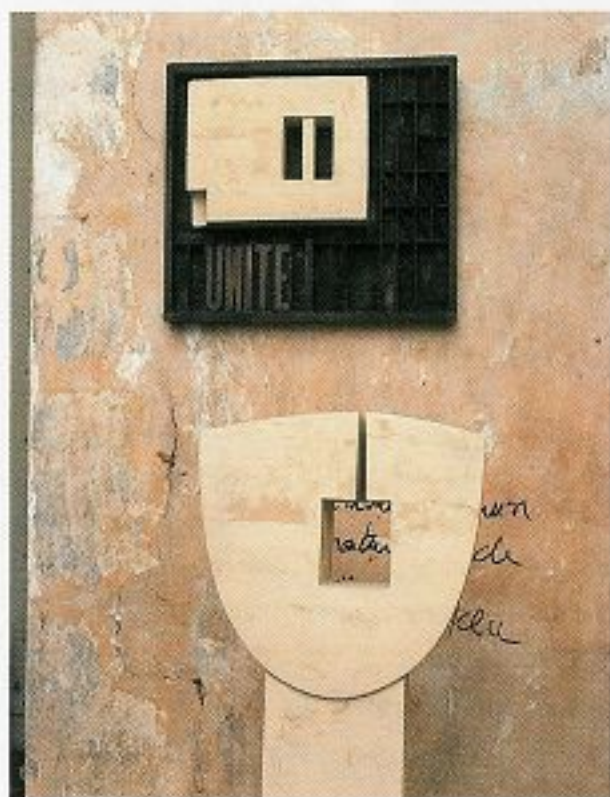
Il y a trois ans, Élisabeth Brillet a changé de vie. Une décision radicale pour ce docteur en Histoire, diplômée d'études extrême-orientales et spécialiste de la Chine contemporaine qui a même publié aux PUF et fréquentait plutôt les amphithéâtres et les laboratoires de recherche que les ateliers de potiers. Et puis, une ou deux déceptions professionnelles, l'insupportable concurrence entre surdiplômés dans la course au poste, un troisième enfant qui naît, et voilà le retour du refoulé : le métier artistique qu'on s'est toujours interdit même en rêve et qui se présente soudain comme une urgence. Maintenant ou jamais.

Le premier élément qui entre chez elle, c'est le four, électrique. Et puis le reste suit, la terre du Berry, « une découverte », noire, très plastique, traversée de veines cou-

leur de rouille, qu'elle achète chez un fabricant de Neuvy-en-Sancerre, une sellette, des petits outils précis. Elisabeth Brillet ne tourne pas. « Le tour ne correspond pas à ma vitesse. J'ai besoin de modeler lentement, à mon rythme, totalement concentrée, dans un grand calme, en silence, sans aucune musique. » C'est dans cette tension, ce recueillement quasi monastique, qu'elle se trouve au plus près de l'état poétique qu'elle cherche ardemment et qui semble seul capable de calmer son désir d'être. Une poésie qui permet de « sortir du champ du rationnel pour accéder à ce qui vit » et offre un contrepoids à « la violence qui nous entoure ».

simplicité et symbolique

Élisabeth Brillet a suivi à l'atelier des Beaux-Arts de Bourges les cours de Brigitte Marionneau qui lui a fait prendre conscience du volume et lui a dit « ose ! ». Elle aime aussi beaucoup s'entretenir avec Jacqueline Lerat. « Je n'ai pas choisi la peinture, trop élitiste, mais la terre pour sa simplicité et sa portée symbolique : c'est elle qui me fait ressentir son unité et c'est pour elle que j'ai plaisir à me lever le matin. » Sa journée commence tôt par un feu de bois réchauffant l'atelier. Un grand cahier plein de dessins précis recueille ses projets de formes, généralement des contenants rectangulaires. Mais l'arrondi s'y est récemment glissé. Elle a appelé la première série, d'allure encore un peu timide, « Rectangle doré », non pas à cause des taches ocre sur



ci-contre
La plénitude
du silence, grès.

fond d'émail bleu vert au cuivre, mais pour les proportions de la pièce répondant au nombre d'or. « C'est arrivé intuitivement, mais depuis, je l'applique toujours. J'ai besoin d'asseoir mes formes sur la géométrie. » D'où l'impression d'harmonie intemporelle qui se dégage de ses pièces.

Dans les suivantes, la céramique « se déshabille » : elle n'est plus émaillée, mais nue, juste estampée de lignes de petits carrés à l'aide de baguettes chinoises taillées de différents calibres numérotés de 1 à 6. Les carrés ont été remplacés par quelques traits de gravure légers alors que la forme prenait de la hauteur et du volume et se dotait d'un large goulot dans les pièces qu'elle appelle ses « jarres ». Sont venus ensuite des « Paysages céramiques », compositions rectangulaires associant céramique blanche, casses d'imprimeurs et parfois même des caractères d'imprimeries faisant affleurer les mots en lettres capitales.

« Personne ne nous pétrira de nouveau de terre et d'argile... » cette première phrase d'un poème de Paul Celan lui a inspiré « La Rose de Personne », série de hauts vases oblongs posés sur la pointe et traversés de quelques lignes de terre noire (ils ont été sélectionnés pour le Festival européen des arts céramiques de Saint-Quentin-la-Poterie en 2006). Enfin, « Sur les traces de l'infini : hommage au poète Bruno Durocher ». Ces dernières formes, ouvertes par une fente ou totalement fermées ont beau évoquer les volumes qui, du sculpteur Brancusi au céramiste Hans Coper, associent la ligne droite à la courbe en inscrivant une tension dans l'espace, ou encore les emboîtements de Chillida, elles ont une respiration, une vibration différentes.

Elle est due à la technique d'Élisabeth (qui est aussi celle de Francine Delpierre ou de Claire Debril) qui consiste à monter de petites bandes de terre plates par assises successives en formant des plaques d'épaisseur constante et parfaitement régulières au fil de la construction de la pièce. Ces bandes ont été auparavant formées au rouleau avec précaution de manière à garder les veines d'oxyde de fer que la terre noire révèle à la cuisson, la terre elle-même devenant blanche. Un saupoudrage de porcelaine dans la terre encore humide achève de créer un effet de matière brouillée comme le sont certains marbres. « Je ressens entre mes mains l'air que je comprime au fur et à mesure du travail. » C'est ce souffle qui lui importe, ce plein du vide en quelque sorte que la taille dans la masse ne peut rendre. ■ C. A.

☎ 02 54 03 27 71 ebrillet@yahoo.fr

Élisabeth Brillet participe au Festival de céramique du 23 au 25 mars, Salle Olympe de Gouges, 15, rue Merlin, 75011 Paris

ci-contre La parole du poète, grès. Au mur : Être un, grès et bois.